

Culte du dimanche 13 novembre 2022

Prédication de Guylaine

1 Rois 17:1-16 et 2 Corinthiens 4 : 8-9

Introduction

Le récit que nous partageons ce matin est un récit bien connu, celui de la veuve de Sarepta. Il nous transporte dans la deuxième moitié du 9^e siècle avant JC.

Le royaume d'Israël est divisé, Le roi Achab révère des divinités empruntées à d'autres cultures comme Baal et Astarté. Un prophète, Elie annonce une sécheresse sans précédent : la famine s'installe.

1ère partie

Une femme dont il n'est même pas mentionné de nom, vivant dans un village reculé vit ses dernières heures, elle le sait. Son mari est mort et dans une société où les femmes dépendent des hommes, elle n'a plus d'existence sociale. Au début, à la mort de son époux, les femmes venaient lui apporter, un pain, quelques légumes du jardin, un peu d'huile. Et puis, derrière les récoltes, elle glanait les grains de céréales qui assureraient sa subsistance pendant quelques mois.

Mais, la pluie n'est pas tombée ; les semis ne sont pas sortis de terre, les récoltes ont été quasiment nulles : rien à glaner. La générosité autour d'elle, elle aussi s'est tarit. Plus de farine, plus d'huile, plus d'espoir. Elle regarde son fils unique, sa richesse, son bonheur, son plus grand trésor. En ouvrant le pot de farine le matin même, elle a plongé la main, ses doigts ont touché le fond, en grattant un peu, elle a rassemblé l'équivalent d'une poignée de farine, tout juste de quoi faire un repas, le dernier. Elle le partagera avec son enfant et puis, ils n'auront plus qu'à attendre la mort. Dans son cœur, elle a très certainement crié à Dieu pour son enfant. Dieu l'a-t-il entendu ?

Au bord du torrent de Kerith, à l'est du Jourdain, un homme originaire de Galaad, Elie se cache du roi Achab. Il est prophète et sa tête est mise à prix. Là, ne manquant ni d'eau, ni de pain, ni de viande, il aurait pu rester longtemps, mais le torrent se tarit lui aussi et Dieu lui dit de se remettre en marche. (v.7). Il part pour Sidon vers une ville du nom de Sarepta.

Il arrive à l'entrée de la ville. Le plus simple aurait été d'entrer, de se présenter devant la maison d'un notable et lui demander l'hospitalité selon la tradition de l'époque. Mais il s'assied là devant, à l'entrée de la ville. Une femme y ramasse quelques bouts de bois. Elle est silencieuse, elle est l'ombre d'elle-même, personne ne la voit. Elie l'interpelle (v 9), et lui demande d'aller lui chercher un peu d'eau, une denrée devenue précieuse. Elle arrête de ramasser du bois, et s'exécute sans rien dire.

Alors qu'elle s'apprête à y aller, il la rappelle et lui demande aussi un morceau de pain.

Là, elle sort de son mutisme : cet homme n'a-t-il pas vu son dénuement ? Elle s'apprête à manger une toute dernière fois et cet homme lui demande, ce qu'elle n'a pas. Elle lui répond, qu'il n'a pas de pain, juste de quoi faire une dernière galette qu'elle partagera avec son enfant avant d'attendre la mort. La réponse d'Elie est pour le moins surprenante. Il lui répond « n'aie pas peur, fais donc cette galette mais apporte-la moi et quand je serai servi, tu t'en feras une pour toi et ton fils, la farine ne s'épuisera pas et l'huile ne se videra pas jusqu'au retour de la pluie ».

Une promesse, une simple promesse au milieu de son désarroi. La veille encore, cette femme s'en remettait à Dieu dans un cri de désespoir et aujourd'hui, un homme, apparemment un prophète l'interpelle à l'entrée de la ville et lui demande tout ce qui lui reste : un morceau de pain. Une mesure de fleur de farine avec un peu d'huile comme oblation, sacrifice tel que décrit dans Lévitique chap 2. A cet instant précis, cela résonne comme une mise à l'épreuve. Pourquoi elle ? Elle est la plus pauvre de cette ville, il reste encore des réserves dans beaucoup de maisons et c'est à elle qu'il demande cela. Il lui suffirait d'entrer dans la ville, de frapper à une porte et il pourrait recevoir l'hospitalité. Un petit sacrifice pour la plupart de ses voisins, un sacrifice vital pour elle : ce qu'elle avait de plus précieux.

Au fond, qu'a-t-elle à perdre !

Contre toute attente, elle rentre chez elle avec son bois, rallume son foyer, plonge sa main dans le pot et prend une dernière poignée de fleur de farine, sa main racle le fond, il n'y a plus rien. Elle verse de l'huile, la cruche est bien légère et elle pétrit un petit pain, une simple galette, le fait cuire, et ressort en portant un morceau au prophète avant de se servir elle-même. Le tout premier morceau, pour l'homme qui vient de la part de Dieu, ce sont des prémices qu'elle offre, avant de se servir elle-même.

Un geste ultime, surprenant : elle donne tout ce qu'elle a, non pas le superflu mais son nécessaire. Ce n'est pas donner qui est difficile, c'est se donner jusqu'au bout, c'est s'abandonner en croyant une promesse : Elie lui a dit : « n'aie pas peur, tu ne manqueras pas, tes réserves ne s'épuiseront pas ». Et au v 15 et 16, il est écrit qu'il y eut à manger pour tous trois, longtemps, jusqu'à ce que la pluie revienne. Longtemps, elle a plongé sa main dans le pot de farine et chaque jour, elle en a raclé le fond et la cruche d'huile a donné, elle aussi, suffisamment. Chaque jour, ce n'est pas dans un pot comble ou une cruche remplie qu'elle puise, c'est dans un pot quasiment vide et une cruche très légère. Et chaque jour, elle refait ce geste comme une dernière fois.

Quoi de plus irrationnel que de plonger sa main dans un pot que l'on sait vide car on a raclé le fond avec sa main, ou de saisir une cruche quasiment vide encore, et encore, et encore.

On cite très souvent la foi de cette femme mais la foi dans un moment précis semble surprenante mais abordable. Mais là, il s'agit d'un geste du quotidien, d'un abandon de toute logique. Il arrive parfois que dans une situation qui dépasse tout entendement, on entre dans une démarche qu'on ne s'explique même pas à soi-même. Quand on fait l'éloge de la foi, on pense à un acte particulier mais cette femme va bien au-delà :

Cette femme a cru en donnant premièrement à Elie, cet homme qui l'a vu alors qu'elle était devenue transparente dans cette société, seule, oubliée, abandonnée, rejetée. Dans sa solitude, dans l'abandon, hors de la ville et la société, l'homme de Dieu l'a vue, comme Jésus plusieurs siècles plus tard a vu la Samaritaine et lui a adressé la parole et lui a, lui aussi, demandé de l'eau.

Et puis chaque jour qui a suivi, alors que le prophète s'est installé non loin d'elle, elle plonge sa main pour une dernière poignée, encore et encore. Elle vit, au jour le jour, abandonnée à l'espérance du lendemain. A chaque jour suffit sa peine
Le lendemain aura soin de lui-même.

2e partie :

S'abandonner à l'irrationnel, quand tout nous échappe, quand on ne maîtrise plus rien.

Quelle étrange sensation que de toucher le fond, et de replonger encore et encore sa main.
Quelle étrange sensation que nos vides intérieurs, quand on sait qu'on a touché le fond, qu'on est seul, malade, isolé, qu'on se sent abandonné, sur le seuil, loin des regards, transparent.

Mais d'où vient cette force-là, ou cette espérance, peut-être cette foi ?

Cet été, nous avons connu l'un des plus gros feux de ces dernières années aux portes de Grenoble. Les contreforts de la Chartreuse, entre Voreppe et la Buisse se sont enflammés. A l'origine la foudre qui est tombée lors d'un orage le 05 août. Au plus fort de cette bataille, ce sont près de 400 pompiers qui se sont relayé pour se battre contre les flammes. Le feu n'a été fixé que 4 jours plus tard mais l'incendie n'a été considéré comme éteint qu'au bout de 10 jours.

Les pompiers savent que même sous contrôle, un foyer peut reprendre tant qu'il reste des braises, là sous les cendres, Des braises et ces simples braises même petites, peuvent à tout moment s'embraser sur l'effet d'un peu de vent par exemple. De simples braises, de toutes petites braises. Petites, presque invisibles mais ... redoutables.

Dans son désespoir, cette femme avait au fond d'elle une braise qui lui faisait tendre les yeux et le cœur vers son Dieu. Cela a eu l'effet d'un souffle sur une braise qui n'était pas encore éteinte. Devant ce qui allait être le tout dernier combat, elle a cru ! Au fond de l'abandon, une voix s'est adressée à elle pour lui dire : « donne à Dieu premièrement et il pourvoira ». Donne/offre ce que tu as, et tu recevras.

Ce n'est pas la société, qui est venue à son secours, ce ne sont pas ses voisins, amis, famille, qui sont venus à son secours, c'est un secours inattendu qui est venu vers elle, qui l'a vue alors qu'elle était devenue transparente aux yeux de tous, que tous détournaient le regard ou gardaient le silence. La réponse à la requête secrète de son cœur, est venue d'ailleurs comme un souffle, comme un vent qui souffle sur une braise pas tout à fait éteinte et qui la ranime.

A une parole difficile à entendre, « donne ce qui te reste », elle a entendu un message d'espérance, « tes ressources ne manqueront pas ».

La braise, la toute petite braise qui semblait presque éteinte, était ranimée et le feu de sa foi suffisant pour affronter, les mois et années qui allaient suivre.

Et les jours qui ont suivis ont été non pas des jours faciles mais des jours où elle a navigué à vue.

Dans nos vides intérieurs, nous soupignons parfois comme une dernière fois, prêts à abandonner le combat, épuisés, brisés, abandonnés, la voix qui s'impose à nous ne vient pas de ce qui nous entoure, de la société, des amis, de la famille.

C'est un message de grâce qui nous est donné comme dans

Lamentations 3 v 21 à 26 : (NBS)

« Voici à quoi je réfléchis, voilà pourquoi j'attends :

C'est que la fidélité du Seigneur n'est pas épuisée,

Que sa compassion n'est pas à son terme,

Elle se renouvelle chaque matin

Grande est ta constance :

J'ai dit : le Seigneur est ma part ;

C'est pourquoi je l'attends

Le Seigneur est bon pour qui met en lui son espérance,

Pour celui qui le cherche.

Il est bon d'attendre en silence le salut du Seigneur »

Tout au fond de nous, il y a encore des braises qui ne sont pas éteintes ; il y a encore de petits riens d'irrationnel qu'on appelle foi. Pas nécessairement une foi énorme et visible, éclatante... Non, juste une braise qui nous garde en vie et qui contre toute attente nous fait soupirer vers Dieu et en appelle à la Grâce. Et c'est sur cette braise invisible à l'œil nu, que souffle comme une brise une voix qui nous dit : « donne premièrement, donne ce qui te reste, n'aie pas peur ! Je t'ai vu ! Non, tu ne chancelleras pas !

A nous qui accueillons sur le seuil de nos vies cette parole de la Grâce, Dieu s'invite dans nos cœurs, dans nos maisons,
il souffle sur les braises en nous,
Il nous embrase :
Il fait sa demeure en nous.

Conclusion

Alors, dans les souffrances de nos jours, nous pourrions dire comme dans
2 Corinthiens chap 4 v 8 et 9

8 Nous sommes pressés de toute manière, mais non pas écrasés ;
Désemparés, mais non pas désespérés ;
9 persécutés, mais non pas abandonnés ;
Abattus, mais non pas perdus ;

Quelques soient les difficultés que nous traversons, fatigués, épuisés, désemparés, abattus, contre toute attente, aussi fou que cela puisse paraître, notre foi, qui nous semblait éteinte peut à tout moment se raviver et nous embraser. Il suffit d'une parole et notre espérance reprend vie.

Comme dans le Psaume 27 que nous lisons tout à l'heure, nous entendons cette parole :

« Mets ton espérance dans le Seigneur !
Sois fort, que ton cœur soit courageux !
Mets ton espérance dans le Seigneur !

Laissons souffler la Parole sur les braises de nos cœurs, elles ne demandent qu'à reprendre vie.

Oui, nous tiendrons debout !
Non, nous ne chancherons pas,
Amen